

Fiction

Number 119, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61101ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

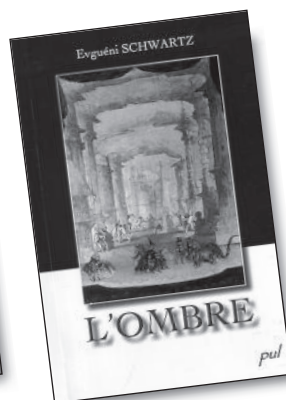
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2010). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (119), 17–32.



Margaret Atwood **LE FIASCO DU LABRADOR**

Trad. de l'anglais

par Michèle Albaret-Maatsch

Robert Laffont, Paris, 2009, 301 p. ; 29,95 \$

Ce recueil de onze nouvelles, dédié à sa famille, est sans doute le livre le plus autobiographique avoué et assumé que Margaret Atwood ait publié à ce jour. Le regroupement des nouvelles suit d'ailleurs une ligne chronologique qui épouse le cycle d'une vie. Les textes abordent tour à tour la vie de famille à différents moments de son cycle élargi, allant de la naissance d'un nouveau membre à la mort annoncée du père dans la nouvelle éponyme. Le texte d'ouverture, « Les mauvaises nouvelles », met en scène un couple âgé à l'aube d'une nouvelle journée. Lui, énonce sans retenue son appréhension devant les nouvelles du jour, mauvaises il va sans dire ; elle, cherche à en retarder la prise de conscience, le jour est si jeune, la vie si courte, pourquoi faudrait-il tout sacrifier aux promesses de l'aube ? Avec un sens de l'observation des plus aiguisés, une ironie à peine feinte, douce et touchante par moments, Atwood brosse le portrait d'un couple vieillissant, heureux d'être encore là, vivant, alors que tout autour d'eux ploie sous l'avalanche des mauvaises nouvelles.

« The art of cooking » relate l'arrivée d'un nouveau-né qui viendra inévitablement bouleverser l'ordre des choses, la nonchalance d'un été qui s'étire avec la préparation de la grande sœur qui apprend à tricoter

une layette. Ce texte brosse avec tendresse le passage de l'enfance à l'âge adulte, de l'insouciance à la prise de conscience des choses de la vie. Plus loin, la même jeune fille devenue adulte assistera, impuissante, à l'effondrement du père, figure emblématique de cette chronique familiale, victime d'un accident cérébrovasculaire. Nul apitoiement toutefois dans ce texte, mais le récit, sobre et efficace, d'une ultime tentative pour retarder l'issue de toute vie. La nouvelle épouse ici la double trame d'une expédition périlleuse au Labrador et le vain combat pour se remettre d'une attaque cérébrale. Dans l'un et l'autre cas, le silence et la mort sont donnés comme seule issue.

La traduction ne rend toutefois pas toujours avec exactitude la réalité nord-américaine. Sans aller jusqu'à parler de *fiasco*, c'est pour le moins agaçant.

Jean-Paul Beaumier

Colum McCann **ET QUE LE VASTE MONDE POURSUIVE SA COURSE FOLLE**

Trad. de l'anglais par Jean-Luc Piningre

Belfond, Paris, 2009, 436 p. ; 29,95 \$

Après les récents chefs-d'œuvre de Don DeLillo, Jay McInerney ou Joseph O'Neill sur les événements du 11 septembre 2001, voici un autre roman éclos dans l'ombre des regrettées tours jumelles de New York. La particularité du roman de Colum McCann consiste en l'évocation du drame 27 ans avant qu'il ne survienne. *Et que le vaste*

monde poursuive sa course folle se déroule en effet en 1974, l'année où Philippe Petit fit beaucoup parler de lui en traversant le World Trade Center sur un fil de fer. C'est d'ailleurs sur l'exploit du funambule français que s'ouvre le roman, en quelques pages d'une prose d'emblée maîtrisée et envoûtante.

Ce superbe roman a déjà été couronné par le National Book Award et par le prix du Meilleur livre de l'année (*Lire*). L'intrigant titre, *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* (en anglais : *Let the Great World Spin*), provient d'un poème d'Alfred Lord Tennyson, « Locksley Hall » (1842), lui-même inspiré de poèmes arabes du VI^e siècle, les *Mu'allaqât*. Pour évoquer la « course folle » dans laquelle la planète est engagée, McCann a choisi de raconter non pas une, mais plusieurs histoires, celles d'une poignée de personnages dont les destinées vont s'entre-croiser, tantôt de manière fugace, tantôt de manière décisive, voire tragique. Tout l'art du romancier irlandais tient à l'intensité des personnages auxquels il donne vie, tels Corrigan, le moine irlandais qui vient en aide aux prostituées du Bronx ; ou Claire et Gloria, deux mères, l'une blanche et riche, l'autre noire et pauvre, dont les fils ont péri au Vietnam ; ou enfin, Tillie, prostituée et grand-mère de 38 ans, qui, après la mort de sa fille Jazzlyn, jette un bouleversant regard sur sa vie fauchée si tôt. Il y a certes beaucoup de tristesse dans ce roman, mais aussi beaucoup de beauté, car McCann dépeint des êtres qui se relèvent.

Patrick Bergeron

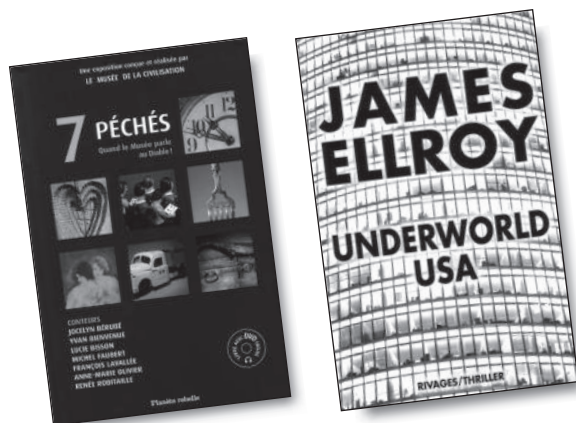
Evguéni Schwartz **L'OMBRE**

Trad. du russe par Tania Mogilevskaja,
Denyse Noreau, Alexandre Sadetsky

Presses de l'Université Laval, Québec, 2009,
167 p. ; 17,95 \$

L'humour grinçant de cette critique de l'intelligentsia russe a été offert au public pour la première fois en 1940. Pourtant, près de 70 ans plus tard, la traduction française sortie des Presses de l'Université Laval à Québec nous donne une satire politique dans laquelle notre société contemporaine trouve un reflet assez juste.

Son auteur, Evguéni Schwartz, est considéré comme l'un des plus brillants dramaturges russes du début du XX^e siècle.



La lecture de la pièce *L'ombre* nous démontre pourquoi. Dans ce conte de fées pour grandes personnes, l'onirisme côtoie un grotesque assumé, brossant un portrait saisissant de vérité. Étrange. Si Schwartz a été souvent interdit à l'époque où il a écrit, c'est peut-être pour les mêmes raisons qu'il est bon de le lire aujourd'hui : sa finesse satirique frappe de plein fouet ceux qu'elle dépeint. Libre penseur, il amène le lecteur à s'interroger sur les us et coutumes politiques et sociaux de sa propre société.

Il est difficile de résumer *L'ombre* en un trait de plume tellement c'est une œuvre foisonnante. Plus d'une vingtaine de personnages y sont mis en scène. Chacun possède une fonction très claire dans l'intrigue, grâce entre autres à un caractère archétypal, puisqu'ils sont tous issus des contes d'Andersen. Seul le savant, pivot de cette fable, est toujours présent, ou presque. Tout gravite autour de lui : l'évolution, la déchéance, puis le triomphe de l'homme

pur. Ce triomphe final laisse entendre sans détour le discours humaniste qui est tissé subtilement en trame de fond au cours de l'histoire. Histoire débridée d'une ombre qui prend la place de l'homme dont elle fut toujours... uniquement l'ombre ! Des effets surprenants sont proposés dans les didascalies (feu, décapitation, disparition à vue, géant et très petit homme), ce qui amène un défi de taille pour un metteur en scène et beaucoup de plaisir au lecteur dont l'imaginaire est sans cesse nourri.

La lecture de *L'ombre* m'a fait réfléchir, un sourire narquois aux lèvres : quelle galère que ce monde de pouvoir ! Un des personnages, Julie Djouli, chanteuse infiltrée dans la sphère politique, se demande d'ailleurs si le vent est en train de tourner, si les bonnes personnes deviennent à la mode. Eh bien, dans cette histoire, l'homme pur finit par triompher, c'est toujours ça de gagné !

Mélanie Rivet

Collectif 7 PÉCHÉS

QUAND LE MUSÉE PARLE AU DIABLE !
Planète rebelle, Montréal, 2009,
82 p. ; 24,95 \$

À l'occasion de l'exposition présentée au Musée de la civilisation jusqu'au 2 janvier 2011, ce livre multimédia illustre sous forme de contes (à lire et à entendre) les sept péchés capitaux. Sept conteurs ont accepté le défi de présenter l'un de ces péchés par une histoire inédite : Anne-Marie Olivier traite de l'avarice, Lucie Bisson illustre la colère, Yvan Bienvenue raconte l'envie, Renée Robitaille présente la gourmandise, Michel Faubert parle de la luxure, Jocelyn Bérubé de l'orgueil, et François Lavallée imagine un « roi des paresseux » pour mettre en scène la paresse. Sur le CD inclus, on peut écouter ces sept contes récités par leurs auteurs respectifs.

Ces nouveaux contes du XXI^e siècle s'insèrent partiellement dans la tradition folklorique québécoise, avec une certaine dose de renouveau et d'audace. On y retrouve des personnages incontournables de nos légendes québécoises d'autrefois : le diable, le roi, la reine, le héros, la mort ; il y subsiste toutefois trop peu de mots du terroir. Par ailleurs, ces conteurs d'aujourd'hui savent pertinemment qu'ils utilisent un genre littéraire issu du passé et souvent considéré comme tel par leur auditoire. Ainsi, Jocelyn Bérubé évoque avec distance « la Grande Noirceur où les 'bleus' de l'Union nationale détenaient le pouvoir » avec une dose d'actualisation inhabituelle dans le conte classique.

Dans son excellente présentation, l'anthropologue Serge Bouchard met en garde le lecteur dédaigneux contre le mépris

516 PAGES, 39,95 \$, ISBN 978-2-89448-608-5

222 PAGES, 34,95 \$, ISBN 978-2-89448-620-7

L'Asie et l'Afrique vues par la Chaire Raoul-Dandurand

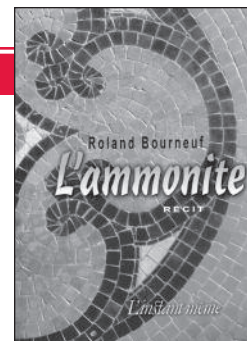
La Tentation de l'Orient: Le redéploiement de la politique étrangère américaine vers l'Asie pourrait marquer la plus grande transformation depuis la fin de la guerre froide et symbolise la montée en puissance de cette région... CODE DE FEUILLETAGE EN LIGNE : **3171**

Géopolitique de la Coupe du monde de football 2010: Les auteurs analysent l'émergence des enjeux géopolitiques au sein de la FIFA mais aussi, et surtout, le contexte politique, économique et social de l'organisation de cette Coupe du monde. CODE : **3250**

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Membre de l'

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES



Présenté comme « récit », *L'Ammonite* tient plus précisément du journal, du roman dit intérieur et même en partie du roman d'aventures. Ses deux principales parties reproduisent les carnets où Arnaud Bermene a consigné des pans de son passé familial récent et lointain, de même que ses pérégrinations sur les routes du monde, sac au dos et sans itinéraire préalable. Dans différents pays d'Europe et d'Amérique du Sud, le voyageur a notamment recherché sa fille Catherine, qu'il n'a jamais connue. C'est du reste cette enfant, devenue adulte et mère, qui a déchiffré ces carnets dont l'un contient les possibles esquisses d'un livre, livrées en italique dans le texte. Dans un paragraphe liminaire d'abord, puis dans une courte lettre terminale à son père mort, Catherine précise un peu les circonstances de l'acquisition des carnets et, surtout, en dévoile la valeur intrinsèque.

La réalité côtoie régulièrement l'invention dans les documents laissés par Arnaud Bermene. Ce dernier raconte ses errances et ses incertitudes à partir de figurines et autres pièces de brocante dont les diverses combinaisons rameutent ses souvenirs autant qu'elles nourrissent « des fictions gratuites ou des messages ». À côté des gens, des époques et des lieux évoqués, il ébauche les récits que lui suggèrent le petit peuple de ses personnages, les tableaux et gravures du salon familial, les photos d'un album, de vieilles cartes postales chinées... Les carnets fourmillent alors de considérations, de commentaires et de ratiocinations sur la culture, les civilisations, l'histoire de l'humanité, l'origine de la vie, l'immensité de la terre, « l'épaisseur du temps »...

La figure des « alvéoles cloisonnées successives » entrevue par Arnaud Bermene dans le déploiement illimité de ses figurines ne va pas sans faire écho à la structure en loges séparées de l'ammonite du titre. Ce mollusque fossile à coquille enroulée apparaît du reste à quelques reprises dans le texte et illustre l'armature du roman : le retour des différents acteurs, des événements vécus ou imaginés et des réflexions du diariste y est fréquent et augmente la prégnance des interrogations intenses auxquelles une réponse toujours fuyante ne cesse d'être cherchée.

L'Ammonite est au total un roman fort bien ficelé, où l'on apprécie l'efficace équilibre entre l'onirisme des souvenirs et le réalisme brut de la matière convoquée. Sa langue, sans recherche en apparence, s'éloigne tout à fait des clichés conventionnels et permet au lecteur de débusquer la haute exigence et la lucidité de la démarche d'un être humain parti à la rencontre d'autres êtres humains. Il faut lire lentement ce livre pour en savourer toute la savante simplicité et en apprécier en même temps la noble portée.

Jean-Guy Hudon

Roland Bourneuf

L'AMMONITE

L'instant même, Québec, 2009, 230 p. ; 25 \$

trop facile du passé, du folklore et du Québec profond d'où proviennent tant de contes et légendes : « L'Ancien, que l'on noircit sans précaution, ne sert qu'à mettre encore plus en relief la gloriole de notre actualité superficielle ».

Il ne faudrait toutefois pas demander à ce petit livre de servir de catalogue à une exposition pourtant très jolie : trop souvent, les photographies insérées sont minuscules et ridiculement obstruées par les textes ; pire encore : les légendes des images se retrouvent à la fin et ne comportent pas de commentaires sur les œuvres. Le point fort de ce recueil est de donner à apprécier la voix de ces conteurs. Aucun texte cependant sur la lecture, « ce vice impuni », selon Valéry Larbaud...

Yves Laberge

James Ellroy

UNDERWORLD USA

Trad. de l'américain par Jean-Paul Gratiot

Rivages, Paris, 2010, 840 p. ; 39,95 \$

Underworld USA, le dernier opus de James Ellroy, le pape du roman noir, met un point final à sa trilogie éponyme inaugurée quinze ans plus tôt avec *American Tabloid*, suivi par *American Death Trip* en 2001. Dans cette trilogie, Ellroy a voulu explorer « les égouts de l'histoire américaine » – ce sont ses propres termes – entre la fin des années 1950 et le début des années 1970. Son dernier-né couvre la période qui va de 1968 à 1972, soit de l'assassinat de Robert Kennedy et de Martin Luther King au cambriolage du Watergate.

Impossible de résumer toutes les intrigues qui courent dans ce roman de près de 900 pages. Disons, pour en donner une idée très sommaire, qu'il s'agira pour l'un ou l'autre des principaux protagonistes – trois hommes au passé chargé – de mettre la main sur le butin d'un braquage survenu en 1964, de blanchir l'argent provenant de la vente de casinos appartenant à la mafia, de relocaliser les maisons de jeu dans une dictature de l'Amérique latine, d'infiltrer des groupuscules d'activistes noirs pour les discréditer et de retrouver des gauchistes en cavale. Au cœur de ces différentes intrigues grouille une nuée de personnages réels (Hoover, Nixon, Giancana, etc.) et fictifs : policiers pourris, agitateurs politiques douteux, exécuteurs à la petite semaine, racistes fanatisés, mafiosi en cheville avec le pouvoir,



politiciens corrompus, passionnaires de la Révolution déguisées en femmes fatales.

Au final, que reste-t-il de cette virée dans un univers où les forces du mal et celles du bien jouent la même partie sanglante ? Si l'on reste admiratif devant l'art que démontre Ellroy dans l'élaboration des intrigues touffues et complexes jusqu'à s'y perdre, on n'est pas toujours convaincu par les personnages eux-mêmes. Non pas tant en raison des innombrables retournements et trahisons auxquels ils se livrent entre eux, mais en raison surtout de l'incohérence psychologique qui en résulte. Ici l'excès tue la vraisemblance. Plus lisible qu'*American Death Trip*, mais moins passionnant qu'*American Tabloid*, *Underworld USA* n'est pas le chef-d'œuvre que certains ont annoncé. Pour renouer avec le grand Ellroy, peut-être faudra-t-il attendre la suite de son autobiographie annoncée pour l'an prochain.

Yvon Poulin

Georgette LeBlanc AMÉDÉ

Perce-Neige, Moncton, 2010, 81 p. ; 14,95 \$

Travail d'orfèvre et mémoire des mots. On pourrait croire que Georgette LeBlanc a réinventé la langue des siens, or il n'en est rien : affirme cette jeune auteure de 33 ans : la langue du récent *Amédé*, tout comme celle d'*Alma*, son précédent et premier récit-recueil, est bien celle que l'on parle en 2010 dans la petite enclave francophone de la baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse.

Cette langue particulière (certains préféreront variante ou parler régional), à distinguer de celle – celles – de l'Acadie du Nouveau-

Brunswick, Georgette LeBlanc a grandi en pensant qu'elle n'était pas digne d'être écrite. Pire : qu'elle était une prison ! Terrible idée reçue, préjugé qu'elle allait bientôt renverser pour notre plus grand plaisir. En 2006, après des études à l'Université de la Louisiane à Lafayette, doctorat en littérature en poche, LeBlanc fait paraître *Alma* aux éditions Perce-Neige de Moncton et récolte coup sur coup les prix Félix-Leclerc et Antonine-Maillet – Acadie Vie.

Amédé s'ouvre sur « Alma raconte », prologue sombre et envoûtant : « L'Histoire a braqué dans la nuit / un soir de fond de logis / j'étais assis / j'avions brassé le fudge ». Y surgissent « la goule de baleine ouverte comme un port », « des pas de bêtes à deux pattes / des voix d'hommes en rage », « le vent et la pluie et les chevaux / et toute la misère du monde ».

Suit une allégorie, rappel de l'arrivée des Acadiens au « neuf pays » – la Louisiane – après sept ans (symboliques) de navigation : « des quatre coins de la mer, chaque bote reprit / pour les douces et longues jambes de l'Atchafalaya / pour quitter à jamais l'eau salée ».

Puis braque, ou commence si l'on préfère, l'histoire d'Amédé, personnage très librement inspiré du virtuose de l'accordéon cajun Amédé Ardoin, tout aussi librement transposé dans le village archétypal construit par LeBlanc. Nous voici dans les années 1920 que l'auteure affectionne particulièrement et sait si bien dépeindre tout en taisant soigneusement dates et autres repères par trop terre à terre. On lit plutôt, quittant la Louisiane pour le Grand Texas : « la poussière qui mirait, qui craquait d'électricité », « la radio [...] comme l'accordéon /

une petite boîte noire qui parlait, qui racontait la tune du temps / mais le temps de l'industrie était rempli d'huile »...

Des images belles et fortes traversent *Amédé*, issues d'un travail minutieux, à la fois littéraire, linguistique et historique qui, au final, frappe par sa... nouveauté ? Et – avis aux lecteurs qui détalent comme des lapins à la vue d'un recueil de poésie – sa grande accessibilité. (Un petit minimum de connaissance de l'anglais est au demeurant souhaitable, mais nullement nécessaire.)

La nouvelle orthographe française se prête à merveille à l'écriture de Georgette LeBlanc, déroutant « une miette » de plus le lecteur non-Acadien.

Suzanne Leclerc

Diane Vincent PEAUX DE CHAGRINS

Triptyque, Montréal, 2009, 237 p. ; 20 \$

L'art est partout pertinent. Comment circonscrire ses ambitions puisqu'il entend remodeler tout le réel ? Bon gré mal gré, le corps humain l'intéresse, comme le paysage ou la géométrie. Le tatouage, par conséquent, s'invitera dans l'effort artistique et prétendra lui aussi aux chefs-d'œuvre. Sans effort, la masseuse Josette et le policier Vincent comprendront la fierté qu'éprouve le mystérieux Sandro à arborer l'un des rarissimes tatouages signés du maître nippon Kazuo Oguri.

Le problème, c'est que les œuvres d'art attirent non seulement les esthètes, mais aussi les truands. Et, dans ce cas, l'œuvre d'art est attachée à une vie humaine plus intimement qu'un tableau à sa cimaise. Quel crime doit-on redouter ? Quand Sandro est agressé et qu'on scarifie le chef-d'œuvre qu'il est devenu, à quelle logique recourir ?

Avec rigueur, dans une langue plausible et maîtrisée, Diane Vincent met en scène des personnages typés, mais aussi des forces sociales aussi inquiétantes que souterraines. Les fils spirituels du nazisme occupent l'avant-scène, tant leur est naturel le manie-ment des rites et des symboles. Ils sont vite rejoints par les triades japonaises bien au fait de la valeur du tatouage comme œuvre d'art. Mérite considérable, la synthèse finale, savamment distillée, constitue un modèle de dénouement : logique, complet, inattendu.

Comme il est courant quand une plume de calibre raconte une histoire, les à-côtés

culturels prennent du relief. Quand Diane Vincent, qui a patrouillé l'univers des médias, impute au *Journal de Montréal* un compte rendu sans finesse, elle conclut : « Je me doutais bien que l'as reporter à la plume aussi lourde que l'humour se saisirait de l'affaire ». Quand le père d'un jeune assassiné refuse de parler aux journalistes, elle bénit sa prudence : « C'était son droit le plus légitime ». Mine de rien, en professionnelle de la sociolinguistique, elle donne un os à ronger quand elle tronçonne les négations : « on a pas le temps » remplace l'usuel « on n'a pas le temps ».

Un excellent roman conscient de sa société.

Laurent Laplante

Gipsy Paladini **SANG POUR SANG**

Transit, Montréal, 2009, 330 p. ; 22,95 \$

En 1965, à New York, on découvre le cadavre affreusement mutilé d'un homme dans une chambre d'hôtel. En interrogeant le réceptionniste, on apprend que ce type très discret s'appelait John Smith et qu'il séjournait à l'hôtel Carlton une fois par année. Alors que Al Seriani enquête sur ce premier meurtre, on découvre une deuxième victime, Marc Brenner, lui aussi mutilé et lui aussi de passage... Plus le temps passe, plus l'affaire se complexifie ; en peu de temps, elle prend une large envergure. Voilà beaucoup de boulot pour Al Seriani et son jeune collègue, David Goldberg.

Gipsy Paladini a créé un flic plutôt antipathique : un poivrot invétéré pas très futé qui fréquente et violente les prostituées, négligeant sa femme et sa fille et qui n'hésite pas à trahir son meilleur ami. Voilà un per-

Mémoire de la guerre

Voici un petit livre qui, sans jamais atteindre la densité des « grands » romans, ni leur ampleur, trouvera par la rigueur de son style et la réflexion qu'il suscite son lot de lecteurs. On en aurait voulu un peu plus, il est vrai, tant sont aérées les pages. En fait, ce petit livre tient plus de la longue nouvelle que du roman. Il en a en outre le caractère elliptique, les personnages et le décor à peine esquissés mais bien campés, l'élément perturbateur, la fin inattendue.

L'offense raconte la « maladie » du jeune tailleur Kurt Crüwell enrôlé dans l'armée allemande au début de la Seconde Guerre mondiale. S'il supporte difficilement l'esprit national-socialiste, il trouve un certain plaisir dans l'exil. Les villes étrangères tombées sous le drapeau ennemi le ravissent, il s'enivre d'architecture, de livres, jusqu'à en oublier la réalité de la guerre. Mais un jour qui arrive trop vite, il est témoin d'une scène atroce – les habitants d'un village français brûlés vifs dans leur église – et son corps dit alors non. Il ne répondra plus ni au froid, ni à la douleur, ni même à la tendresse.

L'auteur, Ricardo Menéndez Salmón, est de toute évidence épris de philosophie, et l'on se délecte de ses réflexions sur la mémoire et sur les traumatismes de la guerre. Un petit livre donc, mais un livre d'une maturité certaine.

Judy Quinn

Ricardo Menéndez Salmón **L'OFFENSE**

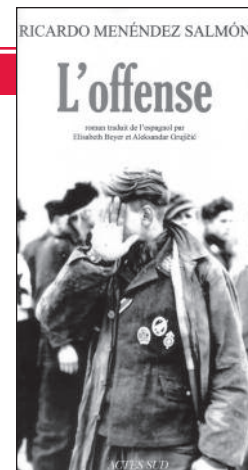
Trad. de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujii
Actes Sud, Arles, 2009, 137 p. ; 26,50 \$

sonnage torturé par ses démons, aux prises avec ses contradictions, un justicier brutal aux méthodes douteuses. Pourtant, on décèle sous le masque de la crapule un être complexe qui, s'il ne suscite guère la sympathie, attise incontestablement la curiosité.

Un premier roman qui nous révèle que l'auteur a le sens du dialogue, qu'elle sait raconter une histoire et créer des personnages hors norme. Un bémol cependant,

qui ne s'adresse pas à l'auteure mais plutôt à l'éditeur : *Sang pour sang* aurait mérité un travail d'édition qui aurait permis de relever quelques malheureuses maladrotes et erreurs et d'éviter qu'on utilise à quelques reprises un mot pour un autre... Bien guidée, Gipsy Paladini pourrait déployer tous ses talents et se gagner sans doute de nombreux lecteurs.

Sylvie Trottier



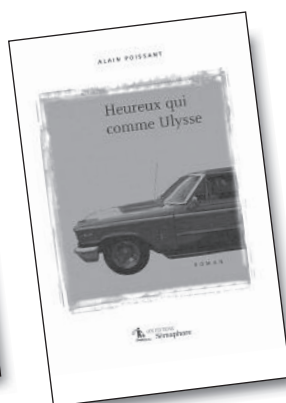
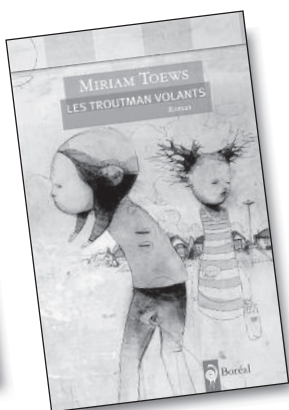
FÉLICITATIONS À KIM THÚY,
lauréate du prix RTL-LIRE 2010
décerné par les libraires et les
lecteurs au Salon du livre de Paris !



Libre Expression | Trécarré | Staniké | Logiques | Publistar | GROUPE LIBREX
www.groupe.librex.com Une compagnie de Quebecor Media



roman, récit


Pascal Garnier
LE GRAND LOIN

Zulma, Paris, 2010, 157 p. ; 25,95 \$

Le vendredi 5 mars 2010, à l'âge de 61 ans, est décédé l'auteur du récent roman *Le grand loin*. En héritage, il laisse une bibliographie foisonnante, quelque soixante ouvrages, soit quasi un pour chaque année de son existence. Auteur économe (ses romans n'ont jamais dépassé les 200 pages), il possède un univers romanesque caractérisé par de bénins personnages : ce sont des M. Untel, Mme Unetelle, aussi bien nos voisins que des inconnus croisés au supermarché. Son dernier roman ne faisant pas exception à la règle, il y est encore question de personnages ordinaires, mais cabossés par la vie, qui basculent dans l'incongru et dérapent dans la folie.

Comme dans tous les autres romans de Pascal Garnier, on entre vite dans le vif du sujet avec *Le grand loin*. Chaque année, le jour de son anniversaire, Marc rend visite à

sa fille Anne internée au Perray-Vaucluse, un hôpital psychiatrique. Cette fois, il décide d'enlever sa fille pour une petite virée en voiture, une escapade innocente devant durer une fin de semaine, mais qui tourne bientôt en cavale. Au bout de quelques jours, Anne en a marre, souhaite retourner à l'hôpital, mais Marc refuse de rentrer chez lui et convainc sa fille de l'accompagner jusqu'à Agen. Ils troquent ainsi la vieille bagnole pour un *camping-car* et sur une toile de fond noircie, ils parcourent une route parsemée de cadavres et d'incidents étranges. Peu à peu, les rôles s'échangent et on ne démêle plus très bien la vérité du vrai. En fuyant le réel, nos personnages s'y perdent et, soudainement, c'est Anne qui paraît la plus lucide des deux. Quelle est la place qu'on doit vraiment attribuer à la folie, au meurtre et à l'inceste dans ce roman ? La limite n'est peut-être pas si difficile à traverser, le grand loin aussi loin qu'on le pense...

Ce roman est l'histoire d'un ensevelissement qui ne peut que mal se terminer. Partagé entre une curiosité un peu malsaine,

se complaisant dans l'horreur humaine, et une écriture froide, dérangement par la crudité de ses mots, on observe docilement les personnages que Garnier prend plaisir à enfoncer toujours davantage. Bientôt, Marc a de la boue plein les yeux, plein la bouche, et sans trop d'espoir ni pour lui ni pour sa fille, on les suit ligne après ligne (le roman est très court après tout), ne sachant trop si on y croit, si on aime ou pas, mais en se demandant toujours : comment ont-ils pu en arriver là ? Aussi loin ?

Émilie Fortin

Miriam Toews
LES TROUTMAN VOLANTS

 Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin
 et Paul Gagné

Boréal, Montréal, 2009, 318 p. ; 25,95 \$

Larguée par son amoureux, Hattie quitte précipitamment Paris pour se rendre auprès de sa nièce Thebes, onze ans, et de son neveu Logan, quinze ans : Min, leur mère, refuse de se lever. Aux prises avec les démons qui la tourmentent depuis toujours, Min, déprimée, suicidaire, baisse une fois de plus les bras... Hattie connaît trop bien l'inaptitude de sa sœur pour la vie : « J'avais envie de lui demander pourquoi elle regrettait d'être née, s'il s'agissait d'un regret dévorant, genre coup de poignard dans le cœur, ou d'un regret intermittent, passager, comme une dent branlante qu'on triture du bout de la langue, de temps en temps. Je ne trouvais pas les mots. Je ne savais pas comment je répondrais à la réponse ».

Ayant toujours refusé d'aider sa sœur à mourir, malgré ses nombreuses requêtes, Hattie tentera d'aider ses enfants à vivre.

MAURICE SOUDEYNS

temporel

poésie, 64 p. 15,95 \$

temporel

maurice soudeyins

SGE

avec six illustrations couleur

ISBN 2-921228-08-04

Montréal: Librairie du Square, Le Chercheur de trésors; Québec: Librairie Pantoute; Trois-Rivières: Librairie l'Exèdre; Rive-sud: Librairie À lire

Dépassée par les événements, elle décide de partir à la recherche de Cherkis, le père des enfants, évincé par leur mère au cours de leur petite enfance. S'ensuit un long périple qui mènera l'étrange trio à Calxico, à la frontière du Mexique.

La majeure partie du livre se passe donc sur la route, et dans des havres d'un soir, des motels bon marché. Dans l'univers instable où ils évoluent, les personnages de Miriam Toews n'ont d'autre choix que de fuir. Noyer une peine d'amour et fuir pour un temps une sœur qui n'aspire qu'à mourir, se détacher d'une mère inapte, franchir les limites d'une vie sans horizon et nouer une relation avec un père inconnu... Dans *Les Troutman volants*, Miriam Toews met en scène des êtres aux sentiments ambigus devant une réalité douloureuse : la folie d'une personne aimée. Elle traite ce thème avec doigté et son roman est empreint d'une touchante tendresse.

Sylvie Trottier

Alain Poissant

HEUREUX QUI COMME ULYSSE

Sémaphore, Montréal, 2010, 103 p. ; 16,95 \$

Après vingt ans d'interruption, Alain Poissant renoue avec l'écriture romanesque dans *Heureux qui comme Ulysse*. Il s'agit de son huitième roman, mais l'auteur est demeuré confidentiel, malgré deux œuvres assez réussies et poignantes, qui signalaient déjà son attrait pour la route et la voiture (*Vendredi-Friday*) et pour la solitude et le froid (*Carnaval*), dans des récits très ramassés. Si, avec son nouveau roman, Poissant élargit sa palette et conçoit une trame plus complexe (avec les mêmes thèmes), cela se fait à l'encontre des qualités premières de son style : l'efficacité et la concision.

Divisé en quatre parties qui reprennent le cycle saisonnier, du printemps à l'hiver, le roman de Poissant décrit les pérégrinations banales d'un « héros jetable », Pissenlit, parti à la recherche de lui-même. À la suite de l'échec du référendum de 1980, celui-ci prend la route dans une vieille Ford et parcourt les États-Unis et l'Ouest canadien en quête de son mythe américain, de sa régénération. Pissenlit considère qu'il doit renaître en se dispersant, voyant de ce fait dans le voyage le moteur de sa métamorphose, qui hélas tarde à venir. Ce n'est qu'en échouant (littéralement) dans une réserve amérin-

Prix RTL-Lire 2010

« La vie est un combat où la tristesse entraîne la défaite. »

Tel est le proverbe que la narratrice dit avoir souvent entendu de la bouche de sa mère. Aussi nulle trace d'amertume dans le récit de Kim Thúy, bien qu'elle ait été l'une des *boat-people* ayant transité par les insalubres camps de réfugiés en Malaisie, dans une promiscuité infernale, avant d'arriver à Granby P.Q. Elle n'avait que dix ans. Depuis, la narratrice est devenue mère de deux enfants, dont un autiste qu'elle élève avec amour et philosophie, à travers diverses occupations professionnelles. Le récit couvre la période allant de l'entrée des communistes dans Saïgon, alors que l'armée réquisitionne la moitié de la riche demeure de sa famille, jusqu'à aujourd'hui, 30 ans après l'immigration.

Kim Thúy a eu la bonne idée de raconter par touches successives dans un mouvement d'aller-retour dans le temps. Des tableaux, des portraits, des anecdotes sont reliés par association d'idées dans un style concis à l'étonnante capacité d'évocation pour le plus grand plaisir des lecteurs. Résultat, un récit singulier et cohérent qui, par bribes, sur fond d'histoire mouvementée du Vietnam et de souffrances de son peuple, donne à voir de plus près les relations à l'intérieur d'une famille élargie. En filigrane, Kim Thúy rend hommage à ces héros anonymes, tels ses parents, qui par leur courage et leur détermination, sans relâche, ont entretenu chez leurs enfants le désir d'apprendre pour se préparer à un avenir meilleur, car de reconnaître la narratrice à propos de sa mère qu'enfant elle trouvait plutôt dure, « [s]ans son visage, nous aurions certainement perdu le désir de tendre la main pour attraper nos rêves ». De son père, issu tout comme sa mère de l'élite saïgonnaise, elle dira avoir hérité « ce sentiment permanent d'assouvissement » qu'entraîne la capacité de vivre dans l'instant, « sans attachement au passé ». Ce qui explique le ton serein, voire amusant par moments, de cette œuvre qui, telle une berceuse (sens de *ru* en vietnamien), atteint le lecteur par tous les sens.

Les lecteurs québécois ont été charmés par cette première œuvre de Kim Thúy, qui n'hésite pas à exprimer sa gratitude à l'égard du pays d'accueil. Les Français aussi qui lui ont attribué le prestigieux prix RTL-Lire 2010, lors du Salon du livre de Paris, prix décerné par un jury composé de cent lecteurs choisis par vingt libraires de France. Un récit captivant, conduit avec finesse, voilà ce que nous offre Kim Thúy avec *Ru*.

Pierrette Boivin

Kim Thúy

RU

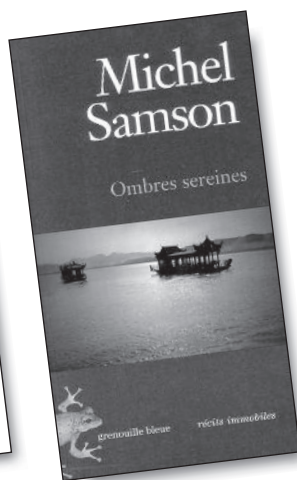
Libre Expression, Montréal, 2009, 144 p. ; 19,95 \$

dienne du nord manitobain (Tipeesat), qu'il réapprend le contact avec autrui et qu'il restructure (la métaphore architecturale importe ici) son monde autour d'une demeure délabrée. Aux confins du monde, il s'installe dans le transitoire et s'aménage une géographie intime.

Avec un titre manifestement intertextuel, on s'attend certes à un substrat mythique, mais pas à ces lourdes explications sur l'épopée homérique ni à ces motifs antiques plaqués sur la vie nord-américaine contem-

poraine où l'atomisation, l'exclusion des autochtones, la soif de l'ailleurs, la peur de l'inconnu acquièrent un sens uniquement par l'Antiquité. Dans un roman de la route, où la réflexion sur l'américanité prédomine (l'étendue, le renouvellement, la toponymie, le truchement amérindien), ces digressions (explications plaquées, jeux narratifs autour des possibles du récit et des zones d'ombre du protagoniste) ralentissent le récit à partir d'un lieu autre, qui pèse sur le texte sans rejoindre les personnages. Dans *Heureux qui*





comme *Ulysse*, la désertion est une manière américaine de recommencer, mais la désillusion n'est jamais loin. Plus qu'à un dégonflement du héros antique, c'est à la dissolution du chant que procède Poissant, sans réinvestir un imaginaire, dont il ne reste que quelques miettes éparses et empruntées. Les signes des Amériques sont partout, mais jamais saisis dans leur dynamisme, ce qui fait en sorte que la trajectoire de Pissenlit dénote d'abord un statisme, qui se révèle dans l'écriture par cet usage trop appuyé de la trame homérique, véritable mémoire désuète à Tipeesat, alors qu'elle devrait ouvrir des voies diverses d'habitation du monde qui permettraient d'intégrer l'imaginaire amérindien.

Michel Nareau

Isabelle Morency
JUSQU'À CE QUE LA MORT
NOUS SÉPARE

JKA, Saint-Pie, 2009, 367 p ; 24,95 \$

Lili, David, Marilou, Alex, Laura et Tristan. Six adolescents complices « à la vie, à la mort » vivent un après-bal des finissants du secondaire qu'ils voulaient inoubliable : une nuit dans une auberge champêtre isolée au cours de laquelle coule l'alcool... jusqu'à ce que l'un des comparses, mauvais plaisantin, ait l'idée d'effrayer la bande par une séance de Ouija. Or, l'invocation rituelle tourne mal, entraînant des conséquences inimaginables.

Dix ans plus tard, la mort apparemment accidentelle de l'une des amis provoque la réunion des cinq survivants qui s'étaient perdus de vue. Ces cinq étrangers qui n'ont

plus rien à partager devront pourtant se liquer pour échapper à un assassin prédateur et sadique. Qui veut les éliminer ? Cela a-t-il un lien avec la tragédie qui s'est produite après la séance de spiritisme, voilà une décennie ? Ou la mort est-elle l'œuvre de l'un d'entre eux ?

Roman intéressant qui n'est pas sans évoquer l'œuvre de Carlene Thompson, *Jusqu'à ce que la mort nous sépare* souffre malheureusement de quelques erreurs rédactionnelles et d'une fin bâclée et peu crédible. Toutefois, l'habile mélange des genres littéraires (drame, polar, *thriller*) et le rythme du récit valent le détour.

Suzanne Desjardins

Georges Picard
JOURNAL IRONIQUE D'UNE
RIVALITÉ AMOUREUSE

José Corti, Paris, 2009, 128 p. ; 27,95 \$

Romancier né à Paris en 1945, Georges Picard a publié pas moins de seize livres chez José Corti depuis 1993. La plupart ont un titre qui frappe l'attention : *De la connerie* (1994), *Le génie à l'usage de ceux qui n'en ont pas* (1996), *Tout m'énerve* (1997), *Le bar de l'insomnie* (2004), *Le philosophe facétieux* (2008)... Réédition d'un récit paru en 1988 aux éditions Calligrammes, *Journal ironique d'une rivalité amoureuse* n'a rien perdu de son mordant 22 ans plus tard.

Ce journal, qui, constate-t-on assez vite, n'en est pas véritablement un, retrace les étapes d'une tentative maladroite de séduction. Le narrateur, un jeune homme imaginatif, travaille comme coursier à Paris.

Il rivalise avec son ami Vasco pour séduire une jeune fille habitant au-dessus de chez lui et qu'il a rêveusement surnommée « Cymbeline », comme la parfumerie et comme le roi (!) dans la comédie shakespearienne éponyme. Cette rivalité se révèle toutefois trompeuse, car le narrateur paraît moins préoccupé par son projet de conquête que par l'épanchement de ses humeurs. D'où ses divers confidents, à commencer par Monsieur Tho, un cordonnier vietnamien au français approximatif qui adore entendre le narrateur lui parler d'« ibili » (Cymbeline). On y croise aussi Djahid, collègue sans papiers et coursier le plus rapide de Paris, de même qu'un vieux lion du zoo de Vincennes.

L'écriture de Picard plaira par sa verve facétieuse, très efficace dans l'expression d'une amertume exempte de gravité. *Journal ironique d'une rivalité amoureuse* rappelle par endroits *Gros-Câlin*, Cioran (en nettement moins désabusé), mais surtout Robert Walser, dont Picard se réapproprie brillamment l'esprit flâneur et la fraîche mélancolie.

Patrick Bergeron

Michel Samson
OMBRES SEREINES
RÉCITS IMMOBILES

La grenouille bleue, Montréal, 2009, 110 p. ; 22,95 \$

Un format original et attrayant et des ouvrages qui enrichissent la culture d'ici : voilà l'objectif que s'est donné La grenouille bleue, une division des éditions du CRAM, créée au début de l'année 2009. Au moment où ces lignes paraîtront, la petite maison d'édition comptera sans doute sept ou huit titres à son actif dont *Tous les chemins mènent à l'ombre* de Dany Tremblay, *Pourquoi je n'ai pas pleuré mon frère* d'Yves Chevrier, *Le puits* de Pascale Bourassa et cet ouvrage paru au terme de sa première année d'existence : *Ombres sereines* de Michel Samson.

La facture du livre, certes, est invitante. Un format de 22 cm x 12 cm environ, qui se manipule bien. Sur la quatrième de couverture, quelques mots sur l'ouvrage et une photo de l'auteur avec un bref résumé biobibliographique. La couverture, elle, invite au voyage : sur un fond bleu nuit, une photo en noir et blanc d'un paysage asiatique où l'eau domine, et ces deux

mots, « récits immobiles », qui tout de suite donnent le ton...

Grand voyageur fasciné par l'Asie, Michel Samson nous invite en effet à un itinéraire au cœur de l'âme humaine en compagnie d'un maître zen distillant tout doucement son enseignement à un étranger devenu son disciple le temps d'une rencontre dans ce pays du Dragon bleu où ils se croisent par hasard. « Je me taisais, ne bougeais pas. Tout mouvement aurait trahi mon manque d'écoute. Je n'étais pas prêt. Mais le serais-je jamais ? Il y avait des questions dans les paroles du maître. Il y avait aussi des réponses, je le savais, bien qu'aucune d'entre elles ne m'apparût clairement. Des intuitions peut-être, et encore, très vagues. Très subtiles. » Entre le bonze et l'élève désarçonné qui, précise la quatrième de couverture, sont installés devant les eaux du Mékong s'amorce une étrange relation tissée de récits et de contes du Japon et du Vietnam, de silences et d'immobilité. « La sagesse, il n'en parlait jamais. Les principes, il ne les énumérait pas. De fait, il ne parlait jamais de ces choses importantes. Mais il était là. J'y étais moi aussi. Il racontait... » Mais sous cette apparente absence d'agitation tourbillonne la complexité de la destinée des hommes, de leurs motivations, de leurs émotions, de leurs contradictions.

De la légende des flamboyants au dernier cadeau du calligraphe, de la leçon de pêche d'un vieux bonze au samouraï repentant, Michel Samson nous entraîne à sa suite avec un art tout en finesse. Un art asiatique ciselé de peu de mots. On referme ces *Ombres sereines* avec l'impression d'être parti très loin et très longtemps. Et avec l'envie d'y retourner.

Linda Amyot

Marc-Alain Wolf, auteur polyvalent

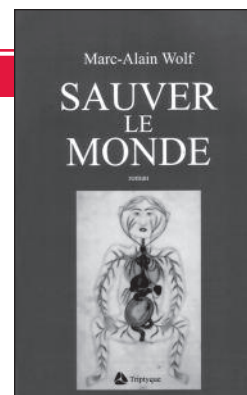
Improbable quatuor : le patriarche aux traditions poreuses, le professeur vieilli en mal d'édition, le médecin qui accouche de fumeuses théories, la jeune femme qui, par ses carambolages entre ces trois mâles, réalise les rêves. Distribution : Izzy, Louis, François et Natacha.

Objectif commun ? Sauver le monde, par la médiation, bien sûr, de Natacha. Izzy s'éprend d'elle, l'épouse et en fait son héritière ; Louis fonde les *caracolantes* éditions du Feu follet et les confie à la même égérie ; François, fort d'un credo médical au sigle évocateur (GPS : guérison par le sexe), recrute deux clientèles : puceaux et vieillards bénéficiant des services de Natacha et les femmes appétissantes lui étant réservées. Vivant carrefour des diverses lubies, Natacha les rend (presque) possibles : « [...] il faut sauver le monde, accepter son sort, pardonner aux hommes... »

Marc-Alain Wolf rigole, mais honnêtement. Dans un essai publié il y a une dizaine d'années, il décodait d'avance ce roman : *Quand le mysticisme mène à la folie* (MNH, 1998). Sincères, généreux, déterminés à rescaper ce monde-ci et les autres, ses personnages séduisent tellement que le romancier doit, ici et là, rappeler qu'ils sont fous. Le roman mêle ainsi le sympathique et l'aberrant. Côté sensé, Gabrielle Roy reçoit, à propos de *La détresse et l'enchantement*, un bel hommage. Et la rage fulminée par Hervé Guibert (*À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*) traduit bien les prudences de Foucault. Côté délirant, un des livres scatologiques des éditions du Feu follet crée « l'événement à la Foire du livre d'Hérouxville qui avait accueilli, en une fin de semaine, quarante mille visiteurs enthousiastes ». Autre dérapage : « À propos de média, Natacha avait bien fait les choses. Mélangés aux auteurs maison, astucieusement intégrés à leur groupe, défilaient aussi les grandes plumes et les grandes voix de la presse québécoise. Louis Cordonnier, Champlure, Vieillemaison, Lafourrière, rien de moins ». Pour que nul ne blâme la nature humaine de ces effervescences, le roman s'ouvre largement aux paradis artificiels de baudelairienne mémoire : Prozac, Celexa, Ativan, Riluzole, Piportil, Viagra, Valium, Zyprexa, Risperidone, Seroquel, Imovane... Délires ? Oui, mais chimiques.

Après *Kippour* (Triptyque, 2006), *Sauver le monde* manifeste la superbe polyvalence de Wolf.

Laurent Laplante



Marc-Alain Wolf

SAUVER LE MONDE

Triptyque, Montréal, 2009, 209 p. ; 20 \$





Maurice Henrie LE JOUR QUI TOMBE

L'Interligne, Ottawa, 2009, 213 p. ; 18,95 \$

Maurice Henrie a toujours aimé écrire des nouvelles. Cette forme brève convient parfaitement à son sens de l'humour, à ses courtes descriptions parfois ironiques, à la façon dont il crée des univers parfois déroutants. Il aime se jouer du réel et en cela *Le jour qui tombe* ne fait pas exception à la règle.

Les 25 nouvelles de ce recueil proposent une réflexion sur la société et les individus qui la composent. Il s'ouvre sur « La pierre de Jérémie » qui tient autant du conte que de la nouvelle. Jérémie découvre une pierre qui flotte, ce qui suscite une réaction en chaîne des habitants du lieu, mais surtout des représentants des institutions sociales et religieuses. Poussant la logique jusqu'à l'absurde, Henrie en profite pour critiquer avec une douce ironie les valeurs sociales dominantes. Dans « La ligne droite » (sans

doute une des nouvelles les plus fortes), il utilise le sarcasme pour souligner les travers et l'amoralité de la haute fonction publique qu'il connaît bien pour y avoir fait carrière. Poussant encore plus loin, il présente dans « Les HA HA et les HEU HEU » une métaphore cinglante de la situation du monde qui, pour être intéressante, n'en est pas pour autant l'une des nouvelles les plus abouties.

Plusieurs nouvelles portent sur la recherche de l'harmonie individuelle (« L'épaule décrochée »), mais toujours au sein de la société dont l'individu semble indissociable (« Autour de lui »). La construction de l'intrigue repose alors sur la reconnaissance d'un manque ou d'une faiblesse du personnage qui cherche à résoudre son problème, ce qui peut soit le conduire à un excès (« Barbotes »), soit le placer face à lui-même pour enfin trouver une solution qui lui convienne (« Le jour qui tombe », « Sonatine »).

Reprenant l'essentiel de son essai et précédent ouvrage, *L'esprit de sel* (Prise de parole), Henrie aborde de différentes façons la question du vieillissement, mais toujours

en explorant le rapport entre les contingences de la vie et la nécessité d'en arriver à l'harmonie (« Le poivre et Mozart »).

Recueil tout en délicatesse, habité d'une plume sûre et aiguisée, *Le jour qui tombe* nous entraîne dans des mondes parfois surprenants, mais toujours empreints de petites leçons morales qui incitent à la réflexion sur la nature humaine.

David Lonergan

Tomson Highway DRY LIPS DEVRAIT DÉMÉNAGER À KAPUSKASING

Trad. de l'anglais par Jean Marc Dalpé
Prise de parole, Sudbury, 2009,
197 p. ; 18,95 \$

Jean Marc Dalpé a choisi la langue du peuple pour traduire *Dry Lips Oughta Move to Kapuskasing*. Ceux qui ont connu *Les Rez sisters*, première œuvre dramatique de Tomson Highway, y reconnaîtront les personnages et l'univers hyperréalistes d'autochtones canadiens.

Cette pièce de théâtre est bouleversante. Crue. Désagréable même parfois, mais incontournable. Il s'agit d'une tragédie moderne, sans aucun doute aussi forte que *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay. Des belles-sœurs d'aujourd'hui – mixtes –, hommes et femmes autochtones. L'auteur a poussé son écriture à fond, réussissant un tour de force en créant un condensé de tous les drames vécus par les peuples autochtones à la suite du passage des Blancs. Des peuples dont les repères ont été arrachés par l'étranger, puis dont les miettes ont tranquillement été abandonnées par les principaux intéressés.

Un groupe de femmes autochtones

LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE VOUS PASSIONNE ?

ABONNEZ-VOUS À

*lettres
québécoises*

Entrevues, portraits d'auteurs, critiques
et comptes rendus de romans, de recueils
de nouvelles et de poésie, d'essais et plus !

1 AN / 4 NUMÉROS

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 30 \$	Canada 40 \$
États-Unis 45 \$	États-Unis 60 \$
Étranger 60 \$	Étranger 80 \$

2 ANS / 8 NUMÉROS

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 50 \$	Canada 70 \$
États-Unis 75 \$	États-Unis 100 \$
Étranger 100 \$	Étranger 135 \$

Les prix sont toutes taxes comprises
et sont sujets à changement sans préavis.

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Tél.

Courriel

Ci-joint

☐ Chèque ☐ Visa ☐ Mastercard

N°

Exp.

Signature

Date

ATTENTION : SVP libeller votre chèque à :
SODEP / Lettres québécoises

Nuit blanche

RETOURNER À : SODEP • SERVICE D'ABONNEMENT • LETTRES QUÉBÉCOISES • C.P. 160, SUCC. PLACE D'ARMES, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2Y 3E9
TEL. : 514-397-8670 • TÉLÉC. : 514-397-6887 • abonnement@sodep.qc.ca

décide de créer une ligue de hockey féminine, d'abord locale, puis régionale, puis de plus en plus grande. Cela bouleverse les hommes, dont les rôles sont maintenant flous. Les rapports amoureux sont eux aussi brouillés, tout comme les rôles parentaux. Nanabush, héros important de la mythologie autochtone, parfois homme, parfois femme, est omniprésent. Incarné tour à tour par divers personnages de façon grotesque, il renvoie aux protagonistes un reflet lucide de leur propre réalité. Grâce aux tirades endiablées de certains personnages clés, on comprend toute la souffrance et l'égaré dont veut témoigner l'auteur au nom de son peuple. Mais il prend grand soin de donner un ton humoristique à sa pièce, sans quoi la pilule passerait de travers, si je peux oser m'exprimer ainsi.

Empreinte d'une théâtralité forte et imposante, la pièce *Dry Lips devrait déménager à Kapuskasing* intègre des éléments du théâtre absurde. Sans détour et sans tabou, s'y côtoient l'alcool, le sexe, le chant, les rites, l'amour. Par un traitement dramatique habile, le quotidien devient un rite, tout est authentique.

On sent un important geste créateur de l'auteur dans cette œuvre, qu'il a su terminer sur une image magnifique d'espoir, de vie pure et primaire. Un bel homme autochtone nu est assis et tient sa petite fille, tout petit bébé naissant, nue, devant lui, pour l'admirer. Beauté et pureté de la terre ancestrale retrouvées.

Mélanie Rivet

Jean-Sébastien Larouche

AVANT QU'LE CHAR DE MON CORPS SE METTE À CAPOTER

L'Écrou, Montréal, 2009, 265 p. ; 20 \$

Ce premier recueil d'une nouvelle maison d'édition fondée en 2009 par Carl Bessette et Jean-Sébastien Larouche présente une refonte de trois œuvres de ce dernier, soit : *Le pawn-shop de l'enfer* (Lanctôt, 1997), *Rose et rasoir* (Lanctôt, 1998) et *Dacnomanie* (Lanctôt, 2000). Voici un « livre-choc » en forme de « parole fulgurante », une œuvre qui affronte et confond les contraintes liées à notre condition d'humain. Cette poésie remue et ébranle car elle est très anarchisante et ne laisse point de place au compromis : on pourrait facilement la situer entre celles de Charles Bukowski et de

Thriller psychosocial

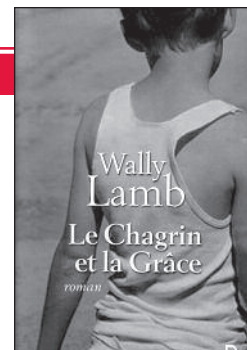
Le *chagrin et la grâce* c'est, à l'image du verre à moitié vide ou à moitié plein, une demi-réussite qui peut enchanter et agacer tout à la fois. Foisonnant dans les thèmes abordés comme dans les rebondissements de son intrigue, ce roman laisse néanmoins trop souvent voir les fils et les coutures de sa construction pour emporter totalement l'adhésion du lecteur.

Tout débute avec la tuerie du lycée de Columbine, au Colorado en avril 1999. Maureen, l'infirmière de l'établissement, a échappé de justesse au massacre. Absent le jour du drame, son mari, Caelum, bien que marqué lui aussi par cette tragédie où sont morts plusieurs de ses étudiants, fera tout en son pouvoir pour aider sa femme à surmonter son traumatisme et pour ramener son couple vers une vie normale. Mais, devenue dépendante des tranquillisants, Maureen tuera accidentellement un jeune homme alors qu'elle conduit sous l'influence de psychotropes. Condamnée à cinq ans de prison, elle purgera sa peine dans une prison de la côte Est d'où son mari est originaire.

Revenu s'installer sur la ferme familiale pour être plus près de sa femme, Caelum se heurte bientôt, de son côté, au mystère de ses origines après avoir découvert les archives d'une tante décédée. Dès lors, le roman qui s'annonçait comme la chronique d'un couple en détresse bifurque pour prendre l'allure d'un *thriller* psychosocial qui ramène le lecteur aux premières années de la guerre civile américaine. À mesure que progresse l'enquête, nous pénétrons dans un labyrinthe de mensonges, de fausses identités et de disparitions où l'on croise aussi bien les aïeux de Caelum que les premières suffragettes, Mark Twain et Abraham Lincoln. C'est la partie la plus réussie de l'ouvrage.

Wally Lamb sait comment nous faire rire et comment nous émouvoir. Mais on ne peut s'empêcher d'être agacé par son insistance à souligner le message qu'il veut transmettre et par le manque de consistance de certains de ses protagonistes. À sa décharge, il faut dire toutefois que l'inventivité dont il fait preuve dans *Le chagrin et la grâce* réussit, le plus souvent, à faire oublier les maladroites de sa construction.

Yvon Poulin



Wally Lamb

LE CHAGRIN ET LA GRÂCE

Trad. de l'anglais par Isabelle Caron

Belfond, Paris, 2010, 532 p. ; 34,95 \$

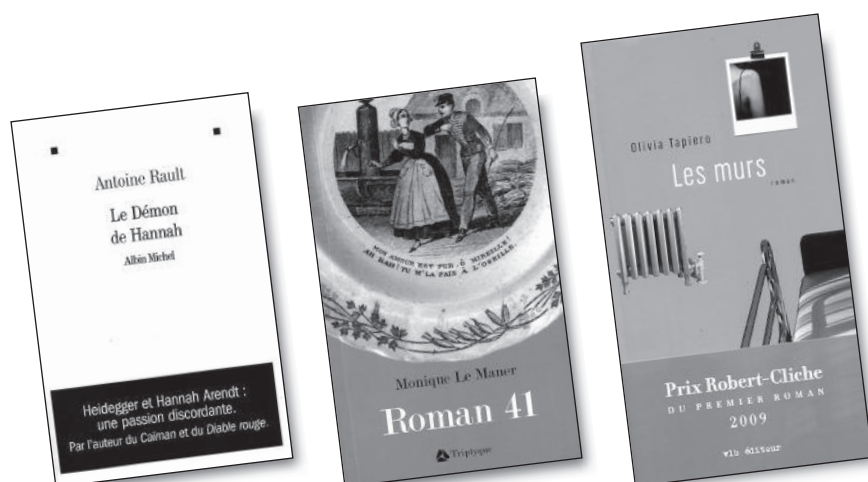
Patrice Desbiens. Également, l'écriture est revisitée dans le désir de la transformer en parole, en slam poésie, en une probable fougue scénique. Les éditions de l'Écrou souhaitent, en effet, mettre en évidence l'effervescence et la vivacité de la scène poétique parlée québécoise : les « lectures-performances » seront donc au premier plan. Imaginons seulement l'impact en paroles crues des vers suivants : « [J']me pète la gueule / à essayer d'comprendre / faut qu'qu'un pour me descendre ».

S'en prenant à nos « fosses-réalités », le poète-anarchiste n'accorde aucun pardon au regard des illusions de toutes sortes qui

tendent sottement de remodeler un univers jugé morcelé, de refaçonner des identités perçues comme incertaines. Tout, en fait, semble être placé sous le signe de l'incertitude – sauf, peut-être, l'assurance d'une solide écriture... qui explore sans fioritures l'inquiétude propre au non-avenir d'une génération X. Le poète considère qu'elle a carrément été jetée aux ordures ! La poésie, en ce cas, peut-elle la sauver ? La rédemption serait-elle présente dans l'acte poétique ?

Toujours est-il que Larouche met – trop lucidement ? – les points sur les i lorsqu'il lance : « [J']en ai ma claque / de toujours penser / caché... / On est des springs sous

théâtre, roman, prix Robert-Cliche 2009



tension / maudit qu'on pourrait être mieux / mais crise que ça servirait à rien ».

Gilles Côté

Antoine Rault

LE DÉMON DE HANNAH

Albin Michel, Paris, 2009, 115 p. ; 18,95 \$

Qu'est-ce que Hannah Arendt et Martin Heidegger ont bien pu se dire lors de leur unique nuit de retrouvailles, dans un hôtel de Fribourg, le 7 février 1950 ? Le professeur de philosophie et sa brillante élève s'étaient follement aimés avant la guerre, mais leurs routes avaient pris des directions radicalement opposées avec l'avènement du régime hitlérien. Arendt s'est réfugiée à Paris puis en Amérique, tandis que Heidegger a adhéré au Parti nazi. Pourtant, après dix-huit années de désolation, une « irrésistible contrainte » les a poussés à se revoir. La pièce de Rault se veut une reconstitution possible du déchirant dialogue qu'ont engagé ces deux grands esprits du XX^e siècle en cette nuit de février 1950. Manifestement, avec *Le démon de Hannah*, Antoine Rault tenait un sujet en or.

En ouverture de son livre, Rault glisse une référence à Sándor Márai. L'indication n'est pas fortuite, car on a l'impression que Rault a conçu les retrouvailles d'Arendt et de Heidegger en s'inspirant du grand romancier hongrois. L'auteur des *Braises* et de *L'héritage d'Esther* excelle à représenter ses héros à un moment-clé de leur vie alors que leur passé refait surface. Divisé en deux actes (avant et pendant l'ultime rendez-vous), *Le démon de Hannah* fait intervenir quatre personnages, habités d'autant de « démons » :

les deux anciens amants, de même que leurs conjoints légitimes, Heinrich Blücher et Elfride Heidegger. Cette composition s'avère d'une grande efficacité ; la conversation amoureuse, passionnée et discordante, se fait sur fond de poignant dialogue politique et philosophique.

La pièce *Le démon de Hannah* a été créée à la Comédie des Champs-Élysées en septembre 2009, dans une mise en scène de Michel Fagadau. Il y a fort à parier qu'une adaptation sur une scène nord-américaine ne se fera pas attendre trop longtemps. Du moins, espérons-le.

Patrick Bergeron

Monique Le Maner

ROMAN 41

Triptyque, Montréal, 2009, 123 p. ; 18 \$

Ce roman de Monique Le Maner s'amorce dans une atmosphère sordide. La mort et le froid y sont omniprésents et les personnages vivent une solitude profonde.

Dès le début, on plonge dans un monde étrange, pourtant familier, mais dont le contexte tient de l'impossible, voire de l'absurde. Il faudra attendre les dernières pages pour que se remettent en place les morceaux de ces 24 heures suspendues dans le temps. Le brouillard finira par se dissiper et dévoilera une sorte de mise en abyme, ou une allégorie ; enfin, une histoire pour aider à accepter la mort. L'auteure se joue de ses personnages un peu tordus avec un humour jaune, mélangeant les temps et les réalités. Son récit, de détour en détour, fait voyager le lecteur dans ce que l'on

pourrait nommer un parcours rituel, issu de l'imaginaire d'une vieille dame.

Un possible meurtrier qui traîne trop de souvenirs, un amnésique préposé à l'accueil des morts dans un salon funéraire et une frêle jeune femme vêtue d'une robe d'été et chaussée de sandales de plastique partagent leurs souvenirs, volontairement ou non, au cours d'une tempête hivernale dans un manoir sombre. En parallèle à cette trame, une vieille dame prisonnière de son lit d'hôpital agonise. La force de l'intrigue est de nous interroger sur le rapport qui existe entre ces personnages. En quoi sont-ils liés ? Pourquoi affirment-ils qu'ils mourront inévitablement exactement à la même seconde ? La réponse et le dénouement démontrent une créativité surprenante. Monique Le Maner sème des indices, qui ne semblent pas en être, tout au long du récit. C'est avec délice ensuite que se profilent les liens entre eux.

Si le plaisir de la lecture est troublé par une angoisse, un haut-le-cœur, une odeur de mort qui traîne page après page, il n'en est pas moins manifeste lorsqu'il se présente, une fois le brouillard du songe dissipé.

Professeure de lettres puis journaliste en France, Monique Le Maner est maintenant établie à Montréal. Elle a publié trois autres romans chez le même éditeur, soit *Ma chère Margot*, *La dérive de l'éponge* et *Maman goélande*. Elle est aussi l'auteure de trois polars, dont on peut sentir la trace dans *Roman 41*.

Mélanie Rivet

Olivia Tapiero

LES MURS

VLB, Montréal, 2009, 152 p. ; 24,95 \$

Ayant raté son suicide par absorption de somnifères, la narratrice des *Murs* se retrouve, après quatre jours aux soins intensifs, dans une chambre d'hôpital où elle est reconnue « irrécupérable », « suicidaire », « dangereuse » et « névrosée ». Devant la gravité de son état, on la transfère dans un établissement psychiatrique où l'on surveille étroitement son anorexie envahissante, son penchant irrépressible à l'automutilation et la faiblesse de ses signes vitaux. Les visites de ses proches, les contacts avec des patients et les tentatives de dialogue des intervenants ne parviennent pas à enrayer son « mal d'être » et à l'amener à renoncer aux lacérations qu'elle s'inflige cinq à six fois par jour avec

Tecia Werbowski

« La beauté de Prague est tout ce qu'il y a de plus authentique », affirme Tecia Werbowski, écrivaine polono-tchéco-québécoise. Difficile de ne pas être d'accord avec ce prologue. Difficile aussi de ne pas suivre avec plaisir le regard amoureux de l'auteure sur sa ville de prédilection. Dans *Entre espoir et nostalgie*, l'auteure utilise Prague comme personnage, décor ou accessoire de ses grands artistes. « Kafka rentre à la maison, rue Celetna, portant son chapeau melon et son costume noir. »

Werbowski demeure cependant réaliste et pragmatique, commentant sans complaisance son retour à la maison – elle a habité Prague enfant et elle y séjourne souvent depuis 1990. Telle une suite à *Ich bin Prager*, son roman *Entre espoir et nostalgie* semble commencer là où finissait le précédent. Au-delà de la finesse des descriptions, elle allie la vraisemblance à la justesse de ses personnages, dont quelques-uns sont bien réels, explique-t-elle. « Je n'ai pas su la raison pour laquelle on m'avait arrêtée ni ce qui avait amené ma libération, mais j'ai bien sûr chéri ma nouvelle liberté. » Et encore : « Partout il y a une chasse aux sorcières : des enquêtes pour savoir qui a été membre actif du Parti communiste, le congédiement d'innocents... »

La réalité n'étant jamais bien loin de la fiction, Werbowski dédie son œuvre à Roman Polanski, tout en y défendant Kundera, ce dernier étant en effet mêlé actuellement à une trouble histoire de délation. « Est-ce Kundera qui a appelé la police ? Est-ce Kundera et sa ferveur communiste de jeune membre du Parti ? » Elle conclut : « [...] des spéculations et des discussions sans fin avaient suivi ce scandale politique et littéraire ». Dossier douteux, calomnie ou campagne ordurière ? Il est vrai qu'il y a un gouffre infranchissable entre une délation et un viol, mais l'arrestation de Polanski en Suisse à l'automne 2009 introduit un brin d'ironie toute slave dans l'air...

Michèle Bernard



Tecia Werbowski

ENTRE ESPOIR ET NOSTALGIE

Trad. de l'anglais par Nicole et Émile Martel

Les Allusifs, Montréal, 2009, 110 p. ; 16,95 \$



Gagnante de la 10^e édition des
Grands prix littéraires Archambault
Prix du public

LES 7 FILLES D'AVOLON

ISA-BELLE GRANGER

«Un roman tout simplement fabuleux où s'entremêlent histoire et fantaisie. Excellent roman, à dévorer!»
Christine Michaud – Chroniqueuse littéraire

«Isa-Belle Granger dévoile Les 7 filles d'Avalon, un roman où histoire, légendes, magie et mystères sont inextricablement liés. Un bonbon croustillant pour les amateurs du genre.»
Marie-Ève Thériault – Voir

ÉDITIONS MICHEL QUINTIN

editionsmichelquintin.ca

I policier, prix Strega



une lame de rasoir ou avec ses ongles. Un « Monstre » l'habite auquel elle ne peut échapper et elle demeure enfermée entre les « murs infranchissables » dont elle s'est elle-même entourée et qu'elle s'interdit de transgresser. Après quelques mois de ce régime oppressant, la jeune anorexique suicidaire recommence à s'alimenter, moins pour répondre à des besoins physiques que pour simuler une amélioration qui lui vaut bientôt sa sortie de l'hôpital.

L'intérêt de ce court roman réside dans la justesse du ton adopté pour décrire le cheminement chaotique, à la fois lucide et confus, du personnage principal. Le rythme bref, haletant, voire saccadé, de ses réflexions et de ses répliques est à l'image de ses blocages, c'est-à-dire des angoisses qui l'étreignent, des désirs que la jeune femme étouffe volontairement et des pulsions de mort qui l'agitent. Le texte n'est d'ailleurs pas découpé en chapitres traditionnels, mais en séquences d'inégales longueurs, correspondant aux états d'âme et de corps. « J'ai mal, j'ai mal et j'ai froid, tout est froid, mes mains, mes larmes, mes os, mon cœur pompe le froid, ça me pince quand je respire, ça me ravage les poumons, ça me dévore, je suis fatiguée, bordel, je veux mourir, foutez-moi la paix, laissez-moi crever. »

Peu intéressée à lier connaissance avec autrui, la malade en détresse envoie promener tout et tout le monde à répétition, envahie par le froid douloureux qui lui ronge continuellement l'intérieur des os. À quelques exceptions près, au demeurant, les personnages convoqués ne sont pas nommés ou n'ont que des surnoms : « Dr G », « Dr K », « Dr Patate », « Dr Dentelle », « l'Anorexique », « l'Artiste », « Cancer »,

présent remarquable, a un brillant avenir d'écrivain devant elle.

Jean-Guy Hudon

John Connolly L'EMPREINTE DES AMANTS

Trad. de l'anglais par Jacques Martinache
Presses de la Cité, Paris, 2010, 344 p. ; 29,95 \$

Charlie Parker vient de perdre son permis de détective et se retrouve avec beaucoup de temps devant lui. Il décide donc d'entreprendre une enquête cruciale, celle qui élucidera non seulement le suicide de son père, mais aussi le mystère de son propre passé. Dans *L'empreinte des amants*, John Connolly plonge son héros dans le passé, un passé lourd et obscur.

Les habitués de Connolly se rappelleront que c'est dans *Tout ce qui meurt* que la famille de Charlie Parker est détruite par un sinistre personnage qu'on surnomme le Voyageur. Les circonstances qui le conduisent ici à enquêter sur son père, jeune flic qui s'est suicidé après avoir tué deux adolescents, le ramèneront sur les lieux de son ancienne vie et bien plus loin encore. Parker devra affronter des êtres malveillants qui ont décidé d'en finir avec lui.

Connolly conduit plusieurs intrigues qu'il dénoue, petit à petit, sans rien laisser au hasard. Qu'on se le dise : tout est lié. Mais comment ? Par quels chemins tordus toutes les péripéties de *L'empreinte des amants* convergent-elles vers le point de non-retour ? À sa manière bien particulière, Connolly nous raconte les drames de la famille Parker, le destin tragique de la famille Faraday, la fuite de l'étrange Emily, la mauvaise fortune

d'un journaliste trop curieux qui désire lui aussi connaître les secrets de la famille Parker, et l'histoire de Caroline Carr, jeune femme énigmatique, morte en couche de cause non naturelle. John Connolly, qui aime flirter avec le surnaturel, nous a concocté une histoire remplie d'invasions semblances mais, pour qui goûte le genre, captivante.

Sylvie Trottier

Paolo Giordano LA SOLITUDE DES NOMBRES PREMIERS

Trad. de l'italien par Nathalie Bauer
Seuil, Paris, 2009, 333 p. ; 34,95 \$

Paru en 2008 chez l'éditeur milanais Arnoldo Mondadori, *La solitude des nombres premiers* a rapidement raflé les honneurs en Italie. Il a en effet valu à son auteur le prestigieux prix Strega. Or, Paolo Giordano n'avait que 26 ans au moment de la publication de son livre. L'âge moyen des lauréats du « Goncourt italien » est, on s'en doute, bien plus élevé. Ainsi Pietro Citati a reçu ce prix à 54 ans, Umberto Eco à 49 ans et Primo Levi à 60 ans. C'est donc un jeune talent immensément prometteur que laisse entrevoir cet étonnant premier roman.

Le roman de Giordano surprend effectivement par la sobriété et l'assurance de sa narration. L'on y suit, au fil de trois décennies, l'itinéraire de deux personnages meurtris et solitaires. D'un côté, Mattia Balossino est un jeune mathématicien surdoué qui a développé la manie de se mutiler après la tragique disparition de sa sœur jumelle Michela survenue pendant leur enfance. D'autre part, Alice Della Rocca est une jeune photographe souffrant d'anorexie et qu'un accident de ski a laissée boiteuse. Les « nombres premiers », ce sont eux, Mattia et Alice, divisibles seulement par un et par eux-mêmes, mais possédant un *alter ego* dont il ne sont séparés que par un nombre pair. Au lieu d'une conventionnelle histoire d'amour, c'est le récit d'une fascinante amitié que raconte le romancier turinois avec une exploitation magistrale de son matériau romanesque. Des personnages étoffés et un brin mystérieux, une intrigue originale et resserrée, une prose agile et limpide... Manifestement, Paolo Giordano est un nom à retenir.

Patrick Bergeron